



**HAL**  
open science

## ”L’histoire de la civilisation européenne” de Guizot et sa réception au Japon (1860-1880).

Jean Marc Sarale

### ► To cite this version:

Jean Marc Sarale. ”L’histoire de la civilisation européenne” de Guizot et sa réception au Japon (1860-1880).: Traductions et adaptations en japonais de l’Histoire de la civilisation européenne de Guizot. EQUINOXE, 2000, 17/18, pp.251-261. hal-01833517

**HAL Id: hal-01833517**

**<https://hal.science/hal-01833517>**

Submitted on 20 Jul 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Auteur :** Jean-Marc SARALE,  
Praxiling UMR 5267, CNRS –  
Université Paul Valéry Montpellier

**Publication sur HAL d'un article dans sa dernière version avant publication ou postprint.**

**Référence originale :** SARALE J.-M., 2000, « Traductions et adaptations en japonais de l'*Histoire de la civilisation européenne* de Guizot », *Equinoxe, revue internationale d'études françaises*, 17/18, Rinsen Book Co, Kyoto, p. 251-261.

## ***L'Histoire de la civilisation européenne de Guizot et sa réception au Japon***

### **Introduction**

Afin de comprendre l'occident, le Japon de la fin du shogunat et du début de l'ère Meiji traduit quantité de manuels d'enseignement, de traités scientifiques, de livres de droit et d'économie, ainsi que des abrégés des histoires nationales. Une fois les premiers besoins d'information satisfaits, il s'agit de comprendre la logique du développement de l'Occident. Les « histoires de la civilisation », qui sont en vogue à partir de 1872, offrent aux intellectuels-traducteurs une compréhension abstraite de la civilisation occidentale, ainsi qu'une conception de l'histoire échappant au cadre strictement événementiel et politique. Deux auteurs connaissent un succès durable : le français Guizot (*Histoire de la civilisation européenne*, 1828), et l'écosais Thomas-Henry Buckle (*History of civilization in England*, 1862).

Relevant à la fois de l'étude des traductions et de l'histoire des idées, cette communication sera consacrée à la réception au Japon de *l'Histoire de la civilisation européenne* de Guizot. Elle comparera deux traductions intégrales de ce texte, aux abondants emprunts (résumés, paraphrases) effectués par Yukichi Fukuzawa<sup>1</sup> dans le « *Bunmeiron no gaiyaku* » (文明論の概略, *Abrégé de la civilisation*, 1875).

### **Guizot historien**

François Guizot incarne encore trop souvent le conservatisme bourgeois de la Monarchie de Juillet. C'est oublier qu'il fut, entre 1820 et 1830, le premier historien de son temps. Dans son

---

<sup>1</sup> Nous adoptons pour la romanisation des noms l'ordre occidental, prénom suivi du nom, tout en conservant, dans la graphie japonaise, l'ordre nom suivi du prénom.

cours de 1828 sur l'*Histoire de la civilisation en Europe depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la Révolution française*, Guizot inaugure une véritable méthode scientifique, qu'il met au service d'une compréhension dialectique du mouvement de l'histoire. La civilisation n'est plus à ses yeux — ce qu'elle était pour Condorcet — une idée mêlant des valeurs morales à un processus historique (le développement de la sociabilité et du bien-être) ; elle devient l'objet central du métier d'historien, le principe et la synthèse du développement de l'humanité. Les leçons de Guizot ont exercé une large influence sur Tocqueville, sur Quinet et sur Marx, qui y a trouvé l'idée de la lutte des classes.

Au Japon, l'*Histoire de la civilisation en Europe* est connue vers 1870-71. Le texte français est confié au bureau de traduction du gouvernement (Dajōkan hon'yaku kyoku 太政官翻訳局) : une traduction en deux volumes est achevée en 1872, sous la responsabilité de Mitsuzane Murota (村田充実) ; mais elle ne sera publiée, sous le titre de *Seiyō Kaika-shi* (西洋開化史), qu'en 1875. Par ailleurs, Guizot est souvent lu dans la traduction anglaise de 1836, dont Yukichi Fukuzawa annota un exemplaire en 1872-73. Dès 1873, ce texte est utilisé dans les séminaires du *Keiō Gijuku*, et l'année suivante, Guizot et Buckle sont les deux références abondamment citées et paraphrasées lors de la préparation de l'*Abrégé de la civilisation*. Parallèlement, Shigeki Nishimura (西村茂樹) présente l'*Histoire de la civilisation en Europe* et en traduit des extraits dans la revue *Meiroke Zasshi* (n°36, mai 1875).

Outre celle de Murota, paraissent deux autres traductions, effectuées à partir de l'anglais cette fois : Hideki Nagamine (永峰 秀樹) publie les deux premières leçons en septembre 1874 (*Yoroppa Bunmei-shi* 歐羅巴文明史), les suivantes paraissant en 1876 et 1877. D'autre part, Takuya Araki (荒木 卓弥) et Masao Shirai (白井 政夫) publient en septembre 1874 une traduction intitulée *Taisei Kaika-shi* (泰西開化史).<sup>2</sup> Mais cette dernière reste confidentielle et on peut affirmer que les lecteurs japonais ont découvert Guizot dans la version de Nagamine.

Les œuvres de Guizot et de Buckle parviennent simultanément au Japon ; celles de Spencer les suivent de quelques années seulement : ne voyant guère de nuances entre le libéralisme de Guizot, le positivisme de Buckle et le darwinisme social de Spencer, le Japon de Meiji tend à assimiler “progrès” (shinpo 進歩) et “évolution” (shinka 進化).

## La traduction de Henry

La traduction de Henry ne laisse aucun détail dans l'ombre, au risque de peser parfois : explicitant des relations logiques que Guizot laissait implicites, elle substitue volontiers l'hypotaxe aux fréquentes parataxes qui correspondaient à l'aspect parlé du cours, et s'éloigne de la performance parlée, pour passer à l'écrit de genre académique. Les effets rhétoriques sont

---

<sup>2</sup> Les deux termes qui traduisent le mot « civilisation » (respectivement *bunmei* et *kaika*) correspondent justement au surnom donné aujourd'hui à cette époque de l'histoire du Japon.

affaiblis : métaphores édulcorées ; insertion de précautions oratoires ; transformation des tournures résolument actives au présent intemporel et à sujet abstrait, en tournures statiques ou passives.

Les arguments de Guizot subissent une atténuation : « l'unité » vigoureusement affirmée de la civilisation européenne n'est plus, en anglais, qu'une simple similitude :

Si elle a de l'unité, sa [la civilisation] variété n'en est pas moins prodigieuse...

However similar in its general appearance throughout the whole, its variety is not less remarkable,...

Même la correspondance entre le français « civilisation » et l'anglais “civilization”<sup>3</sup> réserve des surprises. Le mot français entre en combinaison avec un grand nombre de verbes et de noms et occupe presque toutes les fonctions dans la phrase. Mais dans la traduction anglaise, “civilization” n'est jamais sujet d'un verbe de mouvement, certaines collocations lui sont interdites, d'autres nécessitent l'introduction d'un terme de soutien. D'une langue à l'autre, le concept de civilisation n'a pas la même extension. Pour Guizot, la civilisation est un processus dynamique, « un fait » historique au même titre que les faits politiques, sociaux ou religieux<sup>4</sup>. Mais dans une note ajoutée par Henry, il s'agit d'un “state of mankind” : la vision de l'histoire est positiviste, statique, et la civilisation est l'un des stades du développement de l'humanité.

Il faut reconnaître que le traducteur modifie plus l'environnement intellectuel du texte que son contenu même : opération qui, en leur ôtant ce qu'elles ont de trop typiquement français, paraît nécessaire à la transmission des idées de Guizot en anglais. L'éloquence de Guizot, la valeur politique de son cours (qui est un acte d'opposition à la Restauration) s'effacent, mais à ce prix, le texte anglais devient une référence universitaire incontournable.

### **Le passage au japonais : traductions ou emprunts**

Les traductions des premières années de Meiji sont rédigées dans le style du « kanbuntai » (漢文体), propre à la lecture-traduction des classiques chinois. En effet, pour lire en japonais un texte chinois, on ajoutait à la typographie chinoise tout un ensemble de signes diacritiques destinés à fixer l'ordre de lecture des idéogrammes et leur transposition dans la syntaxe japonaise : cette opération de traduction était appelée « yomikudashi » (読み下し).

L'organisation textuelle du « kanbuntai » se caractérise par un découpage en « propositions » comprenant de 8 à 12 kanjis, entre lesquels s'intercalent un nombre variable de katakanas à

---

<sup>3</sup> D'ailleurs orthographié “civilisation” dans la première édition de la traduction de Henry. Ce qui revient à dire que le mot est utilisé en anglais même comme un terme de provenance étrangère.

<sup>4</sup> « Le fait de la civilisation est le fait général et définitif auquel tous les autres viennent aboutir, dans lequel ils se résument... une espèce d'océan qui fait la richesse d'un peuple et au sein duquel tous les éléments de la vie du peuple, toutes les forces de son existence viennent se réunir. » (Leçon inaugurale).

fonction grammaticale. Chacun de ces groupes constitue une unité rythmique et sémantique, mais comme les kanjis placés au début et en fin de « proposition » ont souvent une valeur formulaire, le sens de la « proposition » entière repose finalement sur deux ou trois mots sémantiquement pleins. Le texte a donc un aspect oratoire, qui correspond à la pratique de la lecture à haute voix, dans un séminaire ou un cercle de lecture à la japonaise. Mais d'autre part, quoique la concentration du sens confère une grande énergie à l'expression, elle oblige aussi à traduire en 4 ou 5 « propositions » truffées de paraphrases, toute phrase qui présente dans sa langue d'origine, une certaine densité d'abstraction.

### **Les traductions de Nagamine et Murota**

Bien que directement calquée sur le texte français, la traduction de Murota est un mot à mot informatif destiné aux fonctionnaires du cabinet : sans rien omettre et avec un grand souci de cohérence, elle rend un nom français par un nom japonais, presque toujours le même d'ailleurs, un verbe français par un verbe japonais,... en un japonais qui est tout sauf naturel. Lorsque le résultat est incompréhensible ou peu s'en faut – du moins à ses propres yeux – le traducteur lui-même insère une note, qui d'ailleurs n'éclaire guère si l'on ne se réfère au texte français<sup>5</sup>.

Effectuée à partir de la version anglaise de Henry, notes du traducteur comprises, la traduction de Nagamine<sup>6</sup> pourrait entrer quant à elle, dans la catégorie des « belles infidèles ». Elle obéit aux contraintes du « kanbuntai yomikudashi » et se réfère à la culture littéraire de l'époque, plutôt par le recours à un fonds d'expressions sino-japonaises consacrées (images, clichés), que par des allusions précises à tel ou tel corps de doctrine confucéenne. Elle était donc accessible à ceux qui savaient lire et avaient étudié des classiques chinois : lettrés, samouraïs, marchands et artisans cultivés... des lecteurs masculins en majorité ; et elle est aujourd'hui considérablement plus éloignée des lecteurs japonais que le texte de Guizot ne l'est du public français.

Le texte est concis, le style est tranchant : des libertés sont prises avec la syntaxe (coupures, recompositions de phrases), mais ce sont souvent des réussites. Des suppressions sont faites, à bon escient : il s'agit d'élégances universitaires ou de précautions oratoires – qui n'ont ni équivalent, ni fonction utile dans le contexte d'arrivée<sup>7</sup>. D'autre part, Nagamine sait plier les idées au contexte, employant au fil de l'ouvrage plusieurs mots différents pour un même

---

<sup>5</sup> Ces notes du traducteur sont évidemment très précieuses pour juger objectivement des difficultés qu'il a rencontrées dans son travail.

<sup>6</sup> Hideki Nagamine (1848-1927) appartient à la génération qui a été formée par celle de Fukuzawa et qui accomplit à son tour une oeuvre considérable, sans pourtant occuper le devant de la scène à l'égal de sa devancière. Il a beaucoup traduit : outre Guizot, citons les *Considerations on representative government* de J.S.Mill (1875) et *Les mille et une nuits*, la même année.

<sup>7</sup> C'étaient parfois des ajouts de la main de Henry.

concept ; et il ajoute des balancements et des ornements rhétoriques destinés à agrémenter la lecture<sup>8</sup>. Du texte ressort une image d'ensemble de la civilisation européenne, une image colorée.

Enfin, durant les 4 ou 5 ans (de 1873 à 1877) que dure le travail de Nagamine, nombre de termes de traduction se fixent en japonais : lire ce texte c'est aussi, chose étonnante, voir la langue japonaise évoluer et se moderniser à vue d'oeil.

Cependant les qualités mêmes de la traduction de Nagamine engendrent des simplifications et des erreurs : des éléments du raisonnement sont retranchés, certaines oppositions comme celle entre "society" et "individual" sont méconnues, la traduction des termes de connexion argumentative laisse à désirer<sup>9</sup>. Nous allons examiner quelques-unes de ces distorsions.

Tout d'abord, le titre « Histoire de la civilisation européenne moderne depuis la fin de l'empire romain » est tronqué. Pour Guizot, qui a traduit Gibbon au début de sa carrière, la chute de l'empire romain n'est plus seulement la fin d'un monde ; elle est le moment de « table rase » où commence l'histoire de l'Europe « moderne ». Le titre japonais (歐羅巴文明史, « histoire de la civilisation européenne ») ne restitue pas cette définition de la modernité – qui n'était pas pertinente au Japon. Du coup, la modernité japonaise reste à définir, travail que les intellectuels de la période Meiji auront grand-peine à accomplir.

C'est ensuite l'expression de la causalité historique qui fait problème. Henry traduit ainsi une phrase de Guizot<sup>10</sup> :

That very portion, indeed, which we are accustomed to hear called the philosophy of history — which consists in showing the relation of events with each other — the chain which connects them — the *causes* and *effects* of events — this is history just as much as the description of battles, and all the other exterior events which it recounts.

La traduction de Nagamine, est ici lapidaire : 「廢興存亡ノ脈理(スジ)ヲ条達(ウケル)シテ明カニ之ヲ説クモノ、是ヲ世ニ史理(ヒロツヒ、オ、ヒストリー)ト称ス」. Si nous pouvons risquer à notre tour une traduction de cette traduction : « *Débrouiller les fils de la succession des vicissitudes* (littéralement, « suite de déclin et splendeurs, de vie et mort ») *et l'exposer clairement, cela s'appelle la philosophie de l'histoire.* » Ce qui était une déclaration méthodologique capitale devient une définition sans enjeu clair, simple correspondance entre

---

<sup>8</sup> Au risque de certains excès dans la transposition des métaphores de Guizot : par exemple, pour rendre l'expression « carrière de la civilisation », Nagamine en appelle au vocabulaire hippique des samouraïs et fait du processus de civilisation une véritable charge de cavalerie.

<sup>9</sup> Selon le professeur Shûichi Katô, ce fait relèverait de différences culturelles dans la manière de classer des objets et de construire un raisonnement.

<sup>10</sup> « Ce qu'on a coutume de nommer la portion philosophique de l'histoire, les relations des événements, le lien qui les unit, leurs causes et leurs résultats, ce sont des faits, c'est de l'histoire, tout comme les récits de bataille et des événements visibles. »

un cliché (« suite de déclin et splendeurs ») et une expression étrangère inexpliquée. L'idée de causalité historique, imposée en trois temps par Guizot (« liens... causes... résultats), n'est pas rendue.

Dans un autre passage, Nagamine place dans la bouche de Guizot le célèbre slogan politique de l'ère Meiji : « un pays riche, une armée forte » (富国強兵). Le paragraphe anglais suivant (traduction de Henry)... :

Now what is this progress? What is this development? In this is the great difficulty. The etymology of the word seems sufficiently obvious — it points at once to the improvement of civil life. The notion which strikes us in pronouncing it is the progress of society; the melioration of the social state; the carrying to higher perfection the relations between man and man. It awakens within us at once the notion of an increase of national prosperity, for a greater activity and better organization of the social relations. On one hand, there is a manifest increase in the power and well-being of society at large; and on the other a more equitable distribution of this power and this well-being among the individuals of which society is composed.

... est ainsi traduit en japonais :

何ヲカ世事ノ改善、人智ノ解発ト云フベキヤ。之ヲ明解スル最難シ。但シ之ヲ字面上ニ尋ヌレバ、其交際上ノ改良ニアルヲ見ルベシ。之ヲ区別スレバ、交際ノ改良ト云ヒ、世風ノ改良ト云フ。此二者何レモ人間ノ交誼ノ次第ニ良善ニ遷ルヲ云ヒ、推テ之ヲ考フレバ、国家ノ繁荣、交際ノ律令(キギ)モ從ッテ次第ニ良善トナリ、是ヲ大ニシテハ富国強兵、是ヲ小ニシテハ人民ノ權利ニ甚逕庭ナキヲ致スベキノ形状ナルヲ会得スベシ。

*(Qu'est-ce que l'amélioration des affaires du monde et que le développement intellectuel ? C'est ce qui est le plus difficile à éclaircir. Si l'on examine la physionomie de ces expressions, on peut y voir une amélioration sociale. On pourra distinguer l'amélioration des relations, de celle de la marche du monde. Une amélioration de l'état des relations humaines en ces deux domaines, signifie aussi, à la réflexion, une amélioration progressive de la prospérité du pays et du code des relations : c'est-à-dire une situation permettant, à grande échelle, d'arriver à un pays riche et une armée forte, et à petite échelle, de rester proche des droits du peuple.)*

Dans la traduction, l'antithèse oppose l'état et le peuple (国家、人民) alors qu'elle passe, dans le texte anglais, entre société et individu. Pourtant capable de rendre "society" par « kōsai »<sup>11</sup>, le traducteur n'en saisit guère l'opposition à "individual", et ne comprend pas davantage les collocations "organization of the social relations", "the power and well-being of society". Cette opposition et ces collocations impliquent en effet des composantes abstraites du concept de « société », composantes qui dépassent ce que la formation discursive du « kanbuntai » peut couramment exprimer, à savoir les liens sociaux entre les personnes d'une part, et les mythes du corps national, d'autre part.

On s'aperçoit que Murota et Nagamine éprouvent de grandes difficultés à traduire certains

---

<sup>11</sup> 交際 – « relations humaines, commerce des hommes entre eux »

concepts comme « société », « individu », « droit », dont la polysémie en français (voire en anglais) leur échappe ou excède les connotations du terme de traduction choisi en japonais. Même difficulté avec les termes relatifs à la trame du raisonnement : « caractère », « éléments », « ensemble », « image », « ordre », etc. (Nagamine réussit mieux que Murota, car il n'hésite pas à recomposer entièrement la phrase). Plus généralement, ce sont les reprises anaphoriques et les connexions argumentatives qui posent problème : les expressions qui reprennent en début de paragraphe tout le paragraphe précédent, comme « ce fait » ou « cet élément de la civilisation », conduisent en japonais à des répétitions de propositions entières. La traduction japonaise semble faire du surplace, d'autant plus qu'elle simplifie les nuances (ce qui est surtout le cas de Nagamine). En bref, le système de reprise anaphorique propre au *kanbuntai* – et aussi le système de connexions argumentatives – semble beaucoup moins varié que ceux du français ou de l'anglais de cette époque.

Traduire les idées occidentales prend alors un sens plus large que la traduction intégrale d'œuvres de référence comme celle de Guizot. Il s'agit de forger des concepts japonais et de les faire fonctionner dans un discours tenu en langue japonaise : c'est la tâche d'un penseur qui analyse la situation du Japon en raisonnant comme Mill ou Guizot. Nous allons maintenant parler de la création et du fonctionnement des termes de traduction, dans le *Bunmeiron no gairyaku* de Fukuzawa.

### **Fonctionnement des termes de traduction dans le *Bunmeiron no gairyaku***

Après avoir posé les règles du débat (chapitre 1), Fukuzawa définit la civilisation comme objectif de progrès (chap. 2 et 3). Puis il analyse l'idée de causalité historique, pour récuser l'historiographie traditionnelle et faire de l'élévation du niveau économique et intellectuel l'unique cause de progrès (chap. 4 et 5). Une critique du confucianisme (chap. 6 et 7) vise à séparer les domaines de la science et de la moralité. Les chapitres 8 et 9, consacrés à l'histoire de la civilisation européenne puis japonaise, s'opposent structurellement. Enfin le dernier chapitre fait de l'indépendance du Japon une priorité dictée par l'urgence, dont le contraste avec l'objectif de civilisation ne laisse pas d'apparaître problématique.

Les nombreux emprunts à Guizot se concentrent dans les chapitres 2, 3, 4 et 8. Il s'agit de l'idée de table rase, de la variété des principes moteurs du développement de la société occidentale (indépendance des féodaux, autorité morale de l'église, organisation corporatiste des bourgeois, pouvoir centralisateur du roi), de l'idée de causalité historique, et notamment de l'opposition entre causes directes et causes indirectes, entre causes principales et causes secondaires. Fukuzawa emprunte aussi à Guizot son refus d'expliquer l'histoire en fonction de l'influence des grands hommes, sa conception de la société comme étant dotée d'une histoire, faite de moments historiques (時勢) qui sont des occasions, et de conflits entre les divers principes moteurs (ce qui implique qu'une société puisse être en avance sur son gouvernement).



L'interprétation de la chute du shogounat et de la révolution de Meiji (car c'est une révolution, aux yeux de Fukuzawa) est très guizotienne, de même que la façon de retracer toute l'histoire de la civilisation japonaise sans citer un seul « grand » personnage historique (dans tout son ouvrage, Guizot ne citait que Louis XI). Mais les schémas explicatifs de Fukuzawa n'intègrent ni le droit de résistance à la tyrannie, ni la lutte des classes, que Guizot considérait pourtant comme des facteurs historiques majeurs.

Fukuzawa — et il est à peu près le seul en ce cas — rejette le jargon spécialisé. Il préfère un japonais naturel, et c'est en créant des contextes inattendus qu'il s'efforce de transmettre les nuances étrangères à la culture japonaise. Cela apparaît très clairement dès qu'on analyse sa façon de traduire le terme de « société » (society).

Jusqu'à l'adoption définitive du terme « shakai » (vers 1877-78), le japonais n'a pas de mot correspondant exactement à “society”. Les différents dictionnaires de l'époque proposent une pléthore de traductions possibles :

- *majiwaru, atsumaru* (交ル、集ル、se rencontrer, se mêler), qui traitent la notion comme un verbe;
- *nakama, majiwari, icchi, kôsai* (仲間、交リ、一致、交際), qui correspondent au sens de réunion sociale ou amicale ;
- *kumiai, renshû, shachû* (会社 / クミアイ、連衆、社友), qui peuvent désigner une association constituée autour d'un objectif, comme une amicale, une cooperative, etc.

Mais ces traductions ne prennent pas en compte l'ensemble des relations humaines qui s'établissent entre des individus.

Fukuzawa préfère les termes « kôsai » et « ningen kôsai » (交際、人間交際), authentiques mots japonais, qui désignent les relations humaines de manière générale et plus abstraite. On observe cependant que 人間交際 n'est pas, ou rarement, sujet d'une phrase de Fukuzawa. Le mot souffre donc de limitations sémantiques et syntaxiques ; pour véritablement exprimer ce qu'est la société, Fukuzawa doit étendre son sens et son emploi. C'est le travail discursif auquel il s'attelle dans le *Bunmeiron no gairyaku*, un travail discursif d'idéologue ou de penseur autant que de traducteur.

Par exemple, dans son emploi le plus naturel (degré zéro), « kôsai » n'admet pas d'agent-sujet, ainsi que le montre l'expression « *seken no kôsai* » (世間の交際), qui désigne les relations humaines dans le monde, la vie en général. Mais dans « *ningen kôsai* » (人間交際), « *ningen* » (les êtres humains dans leur ensemble) est agent de « *kôsai* » (les relations), ce qui représente un pas vers l'abstraction. Puis viennent les alliances de termes : par exemple, « *kazoku* » (famille, maisonnée) ne se lie pas spontanément à « *kôsai* », qui implique une différenciation, car la « maisonnée » est un tout holiste, sans distinction d'individus. Pourtant, Fukuzawa écrit « *kazoku no kôsai* » (家族の交際). Double glissement de sens, pour la maisonnée (*kazoku*),

maintenant conçue comme un lieu d'échange social, et pour « kōsai », qui gagne un degré en abstraction. Avec « kunshin no kōsai » (君臣の交際, relation maître-vassal), la résistance sémantique est plus forte encore : en effet, les rapports de vassalité n'ont rien à voir avec les « relations » amicales. En les faisant entrer dans le concept de « kōsai », Fukuzawa donne à celui-ci une extension plus vaste.

Fukuzawa est parti d'une notion ancrée dans la vie quotidienne de son temps, et il lui confère peu à peu les contours de l'idée de société : « kōsai » désigne désormais tout rapport social institutionnalisé ; la société n'est plus seulement un ensemble d'individus, elle est aussi l'ensemble des rapports sociaux, et des formes qu'ils prennent. Cette élaboration conceptuelle va bien au-delà des traductions vues précédemment.

Par comparaison, les traducteurs de l'*Histoire de la civilisation européenne* de Guizot restent prisonniers du principe de l'équivalence des mots, et ne réussissent à traduire le mot de « société » que dans son sens étroit et déjà défini en japonais, d'amicale ou d'association. Murota, le traducteur du texte français, exprime directement son embarras face à ce mot :

On utilise divers mots courants pour traduire le mot « société » ; ici, « société » désigne la masse des gens ordinaires qui ont des relations entre eux.<sup>12</sup>

Quant à Hideki Nagamine, il se livre au gré des contextes à diverses adaptations : dans les deux premiers fascicules de sa traduction de Guizot, les termes « kōsai » et « nakama » (交際、会社 / ナカマ) se limitent au sens restreint du mot « société », qui n'est jamais celui que signifie le texte de Guizot. Dans la traduction de la troisième leçon, « yo no naka » (世間 / ヨノナカ, le monde, les gens) reste très général ; et les termes « kuni », « kokusei », « kokka » (国、国勢、国家, pays, ensemble national), perpétuent la confusion, mentionnée ci-dessus, entre état et société. Nagamine adopte rapidement, dès le cinquième fascicule de sa traduction, le mot « shakai » (社会), qui deviendra la traduction courante de "society". L'inscription en langue de ce néologisme fait table rase de tout le travail discursif accompli par Fukuzawa pour acculturer l'idée de société en japonais<sup>13</sup>. En effet, le sens que Nagamine donne à « shakai » (incorporation, communauté) reste toujours aussi éloigné de la notion occidentale de « société » : par exemple, une phrase comme 「其人民ノ結ンデ一体ノ社会トナリタル時代」 (litt. : *l'époque où le peuple (les citoyens ?) s'agglomère et devient une communauté (société ?) constituant un corps*) traduit en fait la proposition : "the time of their incorporation in the principal countries of feudal Europe", qui dit l'émergence des nations européennes bien plus que celle des sociétés.

---

<sup>12</sup> 往々俗間ナル語ヲ用ルハ原語ソシエテーノ訳ナリ此ソシエテーナル一字ハ衆人相交ル所ノ其民俗ヲ称シテ言フ辞ナリ

<sup>13</sup> Une fois que les termes « kōsai » et « ningen kōsai » sont considérés comme périmés, tout le travail philosophique de Fukuzawa pour construire un concept de la société en japonais est à recommencer. « Shakai » est un mot nouveau, sans ancrage dans la langue quotidienne, qui se compose de deux suffixes signifiant association ou réunion : -sha que l'on trouve notamment dans « Meirokusha » et -kai, qui apparaît dans « ongakukai ».

## Conclusion

La réception au Japon de l'*Histoire de la civilisation européenne* illustre la complexité de l'opération de traduction. En effet, comme nous l'avons remarqué tout au long de ce travail, la traduction ne se limite pas à la simple translation écrite d'un texte d'une langue dans une autre.

En amont se posent des questions relatives au choix et aux lectures de ce texte : il existe, au début de Meiji, une politique de la traduction, dont les acteurs sont le gouvernement, des associations d'intellectuels (ex. le groupe Meirokusha), des institutions éducatives (ex. le Keiô Gijuku de Fukuzawa), ainsi qu'un ensemble de traducteurs qu'encouragent les intellectuels de renom, et qui sont souvent eux-mêmes des traducteurs-penseurs ou des traducteurs-idéologues. Ce sont les suggestions croisées de ces acteurs qui font du livre de Guizot une référence canonique.

De là découle un autre aspect, parfois méconnu, de la traduction : la transposition du cadre énonciatif. Nous avons montré comment un cours universitaire se métamorphosait en texte de lecture collective à voix haute, comment une profession de foi libérale, datée de la Restauration des frères de Louis XVI, devenait la caution « occidentale » ou « moderne » aux orientations politiques du nouveau régime japonais. Curieusement, l'énergie et le caractère d'exhortation du texte de Guizot sont transposés avec une grande originalité en japonais, malgré le détour par une traduction anglaise qui tendait à les atténuer.

Si l'on s'attache au texte traduit, deux conceptions de la traduction se distinguent : la « traduction fidèle » (en anglais) de Henry, et la « traduction libre » (en japonais) de Nagamine. La première est souvent considérée comme supérieure. Mais il y a lieu de remarquer que la traduction fidèle est telle parce que les concepts et, dans une certaine mesure, la rhétorique sont déjà « traduits » dans la langue d'arrivée, parce qu'ils ont déjà des équivalents à propos desquels un accord s'est manifesté : les formations discursives coïncident largement, en anglais et en français, même si des différences ont été notées. La « traduction libre » ne peut s'appuyer sur de telles correspondances. Elle doit opérer, qu'elle le veuille ou non, un transfert entre de formation discursive : c'est pourquoi elle contient davantage d'erreurs ou d'incompréhensions ; c'est aussi pourquoi elle est plus créative.

Enfin, la traduction des idées, c'est-à-dire la construction de concepts dans la langue d'arrivée, est une opération philosophique, qui s'accomplit dans un traité aussi bien que dans une traduction *stricto sensu*. Yukichi Fukuzawa en fournit un exemple magistral dans le *Bunmeiron no gaïryaku*. Et l'on peut considérer le cours même de sa carrière comme une confirmation consciente de ce principe ; après quelques traductions informatives, comme celle de la *Déclaration d'Indépendance des Etats-Unis d'Amérique*, Fukuzawa se tourne, avec le *Bunmeiron no gaïryaku*, qui est son œuvre la plus accomplie, vers le traité théorique : il ne traduit plus les textes, il traduit la civilisation. Toutefois, le travail discursif auquel il se livre

est – presque – sans lendemain, oblitéré qu’il est par l’évolution de la langue japonaise. Presque, car sa redécouverte, bien après 1945, par un historien des idées comme Masao Maruyama ou par un historien de la langue comme Akira Yanabu, permet de retracer son influence à travers les générations et de le « canoniser » comme une annonce – lointaine – de la démocratie japonaise contemporaine, et d’une modernisation désormais considérée comme achevée.

## Bibliographie

### En anglais et en français :

- FUKUZAWA, Yukichi : *L’Appel à l’étude*, (t.1), traduction de Christian Galan, *Cent ans de pensée japonaise*, t.2, Philippe Picquier, 1996
- FUKUZAWA, Yukichi : *L’Appel à l’étude*, (t.2), traduction de Christian Galan, *Daruma*, n°2, automne 1997, Philippe Picquier
- GUIZOT, François : *Histoire de la civilisation en Europe, depuis la chute de l’Empire romain jusqu’à la Révolution française*, présenté par Pierre Rosanvallon, Hachette, Pluriel, 1985, 396 p.
- GUIZOT, François : *General history of civilisation in Europe : from the fall of the Roman Empire to the French revolution*, trad. anglaise de C.S. Henry, D. A. Talboys, Londres, 1836, 432 p. ; 22 cm
- NAKAGAWA, Hisayasu : *Des Lumières et du comparatisme*, collection PUF écriture, P.U.F., 1992, 384 p. (deux chapitres sont consacrés aux traductions de Rousseau par Nakaé Chômin)

### En japonais :

- 荒木 卓弥、白井 政夫 : 泰西開化史、1874, (Takuya Araki et Masao Shirai, *Taisei Kaika-shi - Histoire de la civilisation occidentale*, 1874)
- 小沢 栄一 : 近代日本史学史の研究 一 明治編、東京、吉川弘文館、1968, 700 p. (Eiichi Ozawa, *Etudes sur les historiens du Japon moderne 一 l’ère Meiji*, Tokyo, Yoshikawa Hirobumi Kan, 1968, 700 p.)
- 加藤 周一、丸山 真男 : 翻訳の思想、岩波書店, 1991 (日本近代思想体系 15), 428 p. (Shûichi Katô et Masao Maruyama, *La pensée des traducteurs*, Iwanami, 1991)
- 永峰 秀樹 : 歐羅巴文明史 / ギゾー氏原著 ; ヘンリー氏訳 ; 永峰秀樹再訳. 東京 : 斯文館, 1874-1877 14 冊 ; 22cm 東京 : 奎章閣, 1877 1 冊 ; 22cm (Hideki Nagamine, traduction japonaise de l’*Histoire de la civilisation en Europe* de Guizot, Tokyo 1874-1877, 14 fascicules)
- 福沢 諭吉 : 文明論の概略、選集、第四巻、(Yukichi Fukuzawa, *Abrégé de la civilisation*, Œuvres choisies, vol. 4, Iwanami Shôten, 1981)
- 福澤 諭吉 : 文明論の概略、全集 (Yukichi Fukuzawa, *Abrégé de la civilisation*, Œuvres complètes, 1957-1971)
- 丸山 真男 : 「文明論の概略」を読む、上—中—下、岩波書店, 1988 (岩波新書 ; 黄-325-326-327) (Masao Maruyama, *Lectures de l’Abrégé de la civilisation*, 3 vol., Iwanami Shinsho, 1988)
- 村田 充美 : 西洋開化史 - 二冊、太政官翻訳局、1875 (Mitsuzane Murota, *Seiyô Kaika-shi – Histoire de la civilisation occidentale*, Bureau gouvernemental des traductions, 1875) .
- 柳父 章 : 翻訳語成立事情、-- 岩波書店, 1982 -- (岩波新書 ; 黄-189). (Akira Yanabu, *Les conditions de création des termes de traduction*, Iwanami Shinsho, 1982)

### Dernière version avant publication ou postprint.

**Référence de la publication originale :** Sarale J.-M., 2000, « Traductions et adaptations en japonais de l’*Histoire de la civilisation européenne* de Guizot », *Equinoxe, revue internationale d’études françaises*, 17/18, Rinsen Book Co, Kyoto, p. 251-261.